

LA PRESSE VIBRE !!!

JACKY CAILLOU



« Un premier film envoûtant.
Du fantastique rural et montagnard très réussi. »

TÉLÉRAMA

« Un petit chef d'œuvre de fantastique pastoral modeste et immense à la fois. »

« Un film admirable. »

LIBÉRATION

« Lucas Delange réinvente le film romantique. »

LE MONDE – à ne pas manquer

« Atypique, poétique, captivant. »

CINEMATEASER ★ ★ ★ ★

« Saisissant »

« L'une des œuvres les plus insolites présentées à l'ACID cette année. »

SOFILM

« Un jeu de genres réussi, porté par la prestation
de l'excellent Thomas Parigi dans le rôle-titre. »

L'OBS ♥ ♥ ♥

« La chronique nue et redoutable d'une passion et le récit d'une initiation. »

CAHIERS DU CINÉMA

« Un univers passionnant. »

PREMIÈRE ★ ★ ★

« Un film intemporel. »

« Envoûtant. »

FRENCH MANIA

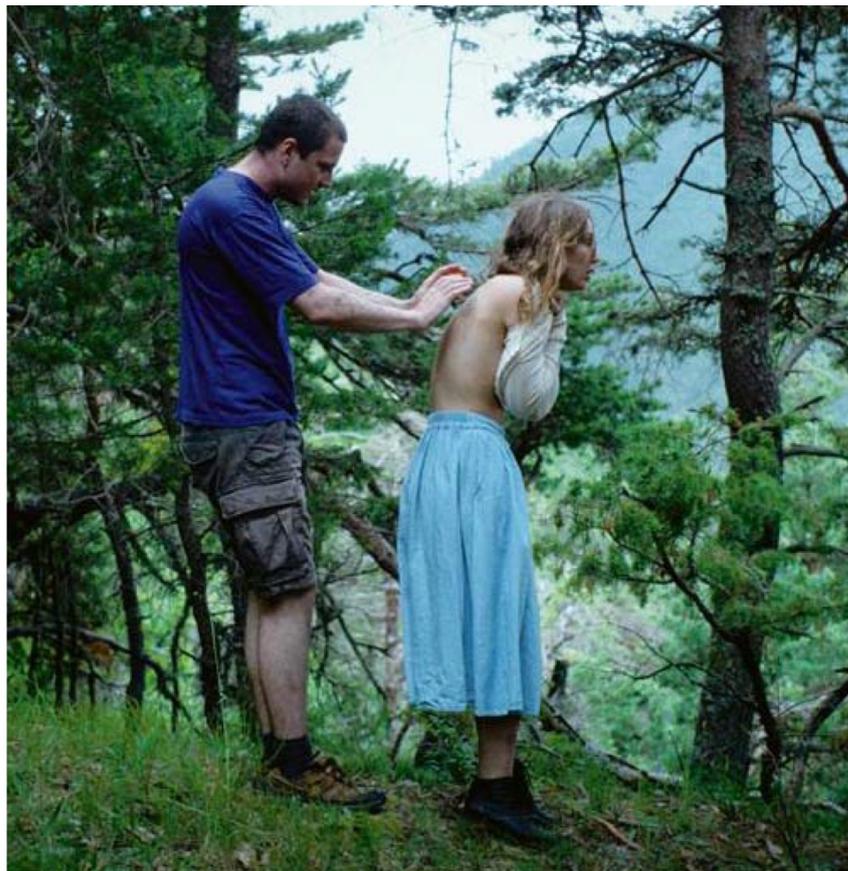
« Hommage à la beauté du monde rural. »

LE JDD

« Une envoûtante fable lycanthropique »

TROIS COULEURS

Dans les forêts touffues, nimbées de mystère, le surnaturel ne surgit pas forcément où on l'attend. (Thomas Parigi et Lou Lampros.)



JACKY CAILLOU

LUCAS DELANGLE

Sur la montagne où sévit un loup tueur, un apprenti magnétiseur tente de guérir une citadine. Ce premier film séduit par son envoûtante étrangeté.



Dans un village isolé des Alpes-de-Haute-Provence, les montagnards se ruent chez Gisèle, une magnétiseuse réputée pour soulager les maux de ses patients. Alors que la vieille dame commence à transmettre son don à son petit-fils, Jacky, une jeune femme arrive de la ville pour consulter : les médecins sont impuissants face à la curieuse tache qui se propage sur son corps. Jacky est persuadé qu'il pourra la sauver, alors qu'un loup fait son apparition dans la région, semant les cadavres sur son passage et déchaînant la colère des éleveurs de brebis...

Ce premier long métrage à la séduisante étrangeté s'inscrit dans un courant récent et fécond du jeune cinéma français : le fantastique rural. Just Philippot s'inspirait du style organique de David Cronenberg dans *La Nuée*, les frères Boukherma revisitaient le mythe du loup-garou avec une bonne dose de burlesque noir dans *Teddy*.

Lucas Delange, lui, fait le pari du naturalisme magique. Pas d'effets spéciaux dans *Jacky Caillou* : le réalisateur filme les paysages de rocaille quasi désertiques et les forêts touffues comme un décor de mystère et de croyances. Et des plans serrés sur des bras qui se tendent, l'ombre de deux mains qui se projettent sur un dos nu lui suffisent à rendre familier le surnaturel.

Avec sa volonté d'ancrer la fiction dans un territoire, son habileté à faire cohabiter des acteurs (la troublante Lou Lampros, Jean-Louis Coullouc'h) et des non-professionnels (des paysans dans leur propre rôle, l'étonnant et excellent Thomas Parigi dans le rôle-titre), Lucas Delange s'inscrit dans le sillon d'Alain Guiraudie – on pense souvent à *Rester vertical*. Il y a pire comme influence. — **S.D.**

| France (1h32) | Scénario : L. Delange, Olivier Strauss. Avec Thomas Parigi, Edwige Blondiau, Lou Lampros, Jean-Louis Coullouc'h, Romain Laguna.

Une malle à récits avec loup-garou et tours de magie

Entre naturalisme et fantastique, Lucas Delangle réinvente le film romantique

JACKY CAILLOU

■■■■□

C'est une histoire de grand-mère et de louve, sans chaperon rouge, l'idée de *Jacky Caillou*, de Lucas Delangle, n'étant pas tant d'effrayer. Ce premier long-métrage mêle naturalisme et fantastique dans un récit en apesanteur, où l'amour tente de dévier le cours des contes cruels. Dans un village perché tout en haut des Alpes, Jacky (Thomas Parigi, musicien de profession) vit avec sa grand-mère (Edwige Blondiau), guérisseuse-magnétiseuse accomplissant chaque jour son petit lot de miracles. Les patients qui défilent dans la maison sont les seules attractions du jeune homme, qui s'essaie lui-même au magnétisme, tout en rêvant d'écriture de chansons. Arrivent un jour un père et sa fille, Elsa

(Lou Lampros), qui ne font pas mystère de leur venue: une étrange tache est en train de s'étendre sur le dos de la jeune femme, qui ne tarde pas à devenir un doux pelage gris argenté.

Héros de conte

A partir de là, chers lecteurs, mille bifurcations vous attendent, au détour des montagnes de pierre. Cette fille est-elle humaine, ou la réincarnation d'une bête sauvage? Un garçon, fût-il follement séduit par sa beauté féline, peut-il raisonnablement s'approcher d'elle? Faut-il la protéger de ceux qui cherchent à l'éliminer?

Né en 1987, assistant réalisateur de Claire Simon – sur *Le Bois dont les rêves sont faits* (sorti en 2016) –, scripte sur le premier « long » magnétique de Romain Laguna, *Les Météorites* (sorti en 2019), Lucas Delangle déploie une légèreté

rare, et un second degré bien-venu, pour effleurer une multitude de pistes, l'attrance pour la magie, le retour du loup, la réinvention de l'amour. Comme on souffle sur une aigrette de pissenlit, tout s'envole et part dans d'autres directions, de l'escalier de la maison aux sentiers de brebis, quelque part entre romantisme champêtre et film d'épouvante.

Coécrit avec Olivier Strauss, le scénario est une véritable malle à récits, un coffre rempli de livres, plongeant dans les racines d'un monde millénaire, pour en tirer une histoire d'aujourd'hui, et quelques clins d'œil ou hommages au cinéma contemporain. On pense bien sûr à Alain Guiraudie – *Rester vertical* (2016) –, et Lucas Delangle évoque aussi *Heureux comme Lazzaro* (2018), d'Alice Rohrwacher, pour le côté rêveur et naïf du personnage.

Jacky et Elsa se cherchent, tels des héros de conte qui seraient sortis depuis longtemps du vieux livre d'images, et auraient eu le temps de cerner le monde contemporain. Jacky, l'apprenti magnétiseur, regarde avec perplexité ses mains qui nous parlent d'impuissance. Le tandem de comédiens se livre à un remarquable jeu d'approche et de fuite, chorégraphique. Déjà repérée dans *The French Dispatch* (2021), de Wes Anderson, dans la série *Irma Vep*, d'Olivier Assayas, ou dans *Ma nuit*, d'Antoinette Boulat, Lou (garou) Lampros a le regard qui tue. Juste ce qu'il faut de décalage pour que l'on y croie, à tout ce cinéma. ■

CLARISSE FABRE

Film français de Lucas Delangle. Avec Thomas Parigi, Lou Lampros, Edwige Blondiau (1 h 32).



Ne jetez pas la pierre
à Jacky Caillou.

PHOTO HAUT ET COURT

EN BRUNO

Difficile d'en dire plus sans risquer d'en dire trop sur ce film admirable, étonnant, jusque dans le choix de ses deux acteurs principaux – Thomas Parigi, tête de Christopher Walken poupon, et Lou Lampros, tout en sensualité extrême et profonde bizarrerie. Brillant élève de la promotion «mysticisme rural» de Cannes 2022 – où se sont également distingués les très beaux *El Agua* et *Alma Viva* –, *Jacky Caillou* de Lucas Delangle pourrait, sur le papier, passer sans effort pour un authentique blockbuster.

Dans les faits, c'est un petit chef-d'œuvre de fantastique pastoral, plein de petits riens et de choses impossibles, modeste et immense à la fois. Un cousin débraillé, moins appliqué, du *Bruno Reidal* de Vincent Le Port, venu fermer l'année comme l'autre l'avait entamée: avec de grands coups de pied au derrière, dans la tête, le cœur... Qui, au-delà de son histoire d'amants maudits, montre bien plus et surprend sans cesse. Comme dans cette scène où Jacky fait de la musique seul dans sa chambre, écho involontaire au clip de *The Perfect Kiss* de New Order réalisé par Jonathan Demme. Moment rare des années 80 où l'on voyait la musique surgir en temps réel, avec toutes ses virgules, ses pauses infimes. A un moment, Elsa dit à Jacky: «*Le bruit des feuilles, ça fait comme un langage.*» C'est vrai. C'est précisément celui qui parle ce film.

LELO JIMMY BATISTA

JACKY CAILLOU
de LUCAS DELANGLE avec Thomas Parigi,
Lou Lampros... 1h32.

«Jacky Caillou», le plaisir à l'état purin

Le premier film de Lucas Delangle, sur un guérisseur dans un village des Alpes, est un petit chef-d'œuvre de bizarre.

Jacky Caillou, premier film: tout de suite, on devine. On voit l'exercice consciencieux mais rustique. Quelque chose de vrai, de pur, d'innocent, sans triche, les pieds

dans le purin. *Jean de Florette* pour la génération tote-bag et trottinette. Farandole d'âmes simples, de tronches burinées, saveur des gestes oubliés, recette ancestrale du porc à la farigoule, «té, goûte-moi un peu cette authenticité brute qui suinte de tous les pores de mon cri filmique». Calmons-nous. *Jacky Caillou*, c'est un peu ça, mais en fait ce n'est pas du tout ça. C'est surtout un truc auquel on ne s'attendait mais alors vraiment pas. Un synopsis de Shyamalan défoncé par Pialat. Avec

un doigt, une patte poilue, du *Ladyhawke* de Richard Donner.

Mais attention, on s'éloigne. D'autant qu'en vérité, le film commence plutôt comme le *Blow Out* de De Palma. Prises de son – nature, prières, incantations, murmures, tout de suite on sent que ça va déraiper. Jacky Caillou vit au trou du cul de nulle part avec sa grand-mère rebouteuse, ses parents sont morts dans un accident de voiture. Lui aussi a des dons, mais ne les maîtrise pas encore. Alors il tue le temps en faisant une musique assez démente, effondrée, pessimiste... Puis un jour débarque Elsa, jeune fille exsangue au regard incandescent. Elle a une vilaine tache sur le dos qu'elle aimerait faire disparaître. Evidemment, ils sont attirés l'un par l'autre, mais ça ne va pas se passer comme on le croyait non plus.

Amours louves

par Vincent Malausa

Au conflit qui oppose un peu bêtement tradition auteuriste et cinéma de genre dans le petit monde de la production française, *Jacky Caillou* apporte une solution en forme de saisissant pas de côté. Suivant le quotidien d'un jeune homme, Jacky (Thomas Parigi), et de sa grand-mère, Gisèle (Edwige Blondiau), guérisseuse et magnétiseuse dans un petit village isolé d'une vallée des Alpes, le premier long métrage de Lucas Delangle s'inscrit dans un naturalisme de terroir qui donne à sa première partie des airs d'intrigant objet néoréaliste. De scènes d'intimité familiale en scènes d'initiation aux rituels des rebouteux – ces autres médecins de campagne –, le film louvoie dans les interstices d'une réalité paysanne à la fois familière et méconnue. Pris dans un écart de chaleureuse malice et de distance curieuse, Delangle filme ses personnages en un paradoxe subtil de proximité et d'étrangeté documentaire qui rend rapidement illisibles les frontières entre normalité et mystère, quotidienneté et pure incongruité.

Ces effets de glissement, *Jacky Caillou* en fait le principe d'un récit progressant par petits bonds, discrètes ruptures, invisibles sautilllements d'une réalité prosaïque à une autre, à la fois plus ténue et plus intangible (les intermèdes où, dans sa chambre, le jeune héros expérimente

des sons magnétiques en un croisement de chants traditionnels et de prières mystiques). La scène au cimetière, qui préfigure la mort soudaine de Gisèle quelques séquences plus tard, est une première manière d'amorcer le mouvement du film vers une dimension plus ouvertement fantastique. Débute alors un tout autre récit : celui qui voit Jacky Caillou, désormais seul et orphelin, s'éprendre d'une « patiente », Elsa, et s'obstiner à soigner l'étrange tache qui s'étend, telle une tumeur noire, sur la peau blanche du dos de la farouche jeune femme. La pâleur immaculée du visage d'Elsa, ses allers-retours entre la maison du jeune apprenti sorcier et la forêt qui l'entourne (où rôde un loup dévorant des bêtes chaque nuit), deviennent le grand mystère autour duquel s'enroule tout le film.

Sans crier gare, mais sans jamais forcer ses minutieux effets de dévalement vers les ténèbres, *Jacky Caillou* prend alors les atours d'un mélodrame d'épouvante plein d'un lyrisme sourd et d'une puissance d'inquiétude qui, si elle demeure le plus souvent rentrée (donnant au personnage admirablement interprété par Thomas Parigi toute sa force d'entêtement et de mystère), explose lors de scènes d'un obscur éclat poétique – la jeune sauvageonne devenue mi-femme mi-louve, le baiser et les apparitions dans la forêt, la

maison de Jacky transformée en forteresse face aux habitants du village traquant la créature, etc. Et si le film ne cache plus sa dimension de fable lycanthrope, c'est par sa manière de rester fièrement attelé à son principe de réalisme (pas de figure imposée du genre ni de sacro-sainte séquence de transformation ici) qu'il frappe, le temps notamment d'un affrontement par porte interposée opposant au monde réel celui, purement onirique, de la cave/chambre où la louve est tenue captive, à la manière d'une ironique prisonnière proustienne.

S'il se maintient entre impressionnisme et naturalisme, c'est que Jacky Caillou fait de son argument fantastique une affaire de rapport au monde bien plus que de rapport au cinéma et aux images. Jusqu'à son « miracle » final, le film répond à un régime de croyance pure où la question du don (don de soi et don de sortilège transmis de génération en génération) vaut comme principe existentiel – et même sacrificiel – plutôt que comme décalque référentiel. Bien plus qu'une énième tentative de « fantastique à la française », *Jacky Caillou* est d'abord la chronique nue et redoutable d'une passion et le récit d'une initiation : celle menant, par-delà toute contingence (esthétique, narrative ou de genre), à la révélation d'un amour fou dans la vie simple et discrètement oraculaire de Jacky Caillou. ■



JACKY CAILLOU

France, 2022

Réalisation Lucas Delangle

Scénario Lucas Delangle, Olivier Strauss

Image Mathieu Gaudet

Son Gaël Éléon, Laura Chelfi, Paul Jousselin

Montage Clément Pinteaux

Musique Clément Decaudin

Interprétation Thomas Parigi, Edwige Blondiau,

Lou Lampros, Jean-Louis Coulloc'h

Production Les Films du Clan, Micro Climat Studio

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h32

Sortie 2 novembre



Jacky Caillou

UN FILM DE
Lucas Delangle

AVEC
Thomas Parigi, Edwige
Blondiau, Lou Lampros...

EN SALLES
le 2 novembre

Pour son premier long métrage, Lucas Delangle nous emmène voir le loup dans un village de haute montagne. Rebouteux, brebis et lycanthropes jalonent Jacky Caillou, chronique paysanne sur fond de réalisme magique. Saisissant.

Dans la pénombre d'une bicoque rococo, un jeune homme traque les sons de l'invisible à l'aide d'un micro-canon. Le plancher qui craque à l'étage du dessus, un engin agricole dans les champs. Et puis, une incantation murmurée de l'autre côté de la paroi. Une formule magique récitée comme une vieille rengaine. L'oreille collée à la porte : « *Protégez ce monsieur qui a du mal à son dos.* » Jacky Caillou a interrompu la séance de magnétisme de Gisèle, sa rebouteuse de grand-mère. Morigéné, le garçon se confond en excuses et referme la porte. L'ouverture de *Jacky Caillou* propulse d'emblée le spectateur sur une ligne de crête, à cheval entre captation documentaire et narration romanesque. Ce singulier dispositif irrigue le premier long de Lucas Delangle, jeune cinéaste sarthois qui a fait ses classes chez Claire Simon. De son travail avec elle sur le documentaire *Le Bois dont les rêves sont faits*, on retiendra surtout son goût pour les « *illusions vraies* », les paradis perdus et les échappées sauvages. Un tropisme à l'œuvre dans *Jacky Caillou* qui assume également sa filiation avec l'œuvre d'un autre célèbre promeneur solitaire, Alain Guiraudie (tendance *Rester vertical*). S'il verse moins dans l'érotisme champêtre que son aînée, Delangle manifeste un véritable goût pour les écosystèmes locaux, puisant ici plus particulièrement ses racines dans les contes et mystères ancestraux.

MORDS-MOI SANS HÉSITATION

L'histoire, donc : celle d'un orphelin élevé par sa grand-mère qui lui enseigne la guérison des maux du corps avec ses doigts de fée, un don qu'on se transmet de génération en génération dans la famille, avant de lui passer symboliquement le relais. Le cadre maintenant : un village perché dans les Alpes, théâtre des *Profils paysans* de Raymond Depardon. Dans ce monde agricole esseulé, on maintient notamment le lien social grâce aux battues pour débusquer les loups qui déciment les troupeaux de brebis. Entre alors

en scène Elsa, une fille de la ville exilée au pays des âmes en peine. Jacky essaie de la débarrasser d'une mystérieuse excroissance touffue dans le dos. La marque du désir féminin placé sous le signe d'une sensualité débridée dont l'irruption fait basculer le film dans un réalisme magique peuplé de lycanthropes et de guérisseurs. Lucas Delangle préfère, lui, qualifier son premier film de « *fiction naturaliste, sur un territoire, mais avec un présupposé fantastique* ». Résultat ? L'une des œuvres les plus insolites présentées à l'ACID cette année.

Jacky Caillou s'inscrit dans le sillage du (re) nouveau (du) cinéma fantastique français. Moins facétieux que les « Boukherma Brothers » (*Teddy, L'Année du requin*) mais plus audacieux qu'Arnaud Malherbe (*Ogre*), Lucas Delangle s'amuse à créer du rapport entre les figures imposées du genre (brume, barbaque) et un réel en manque de miracle, sans recourir au moindre effet numérique. De cette fragile équation naît ce long métrage porté sur les épaules de son acteur principal, Thomas Parigi, un musicien amateur découvert un soir dans un bar marseillais. Delangle flanque à ses côtés une vraie trogne de cinéma – de celles qu'on aimerait croiser plus souvent sans forcément tomber dans le pittoresque –, Edwige Blondiau, grand-mère gouailleuse ascendant Ch'ti découverte dans le précédent moyen métrage du réalisateur, *Du rouge au front* – un documentaire sur l'airsoft que traversent (déjà!) la thématique de la transmission et un puissant désir de fiction. Mentionnons également la performance de Lou Lampros, actrice « magnétique » dont la caméra capte la beauté double. Lucas Delangle s'entoure également d'autres gueules, « du cru » celles-là, des locaux qui teintent les dialogues du cinéaste de leur phrasé hybride. C'est peut-être la vraie formule magique de *Jacky Caillou* : peupler l'espace de mots et de sons du quotidien pour réenchanter un monde désespérément trop cartésien. **BORIS SZAMES**

Entretien d'embauche

Présentez-vous en une minute chrono.

C'est un peu con de dire son nom, non ? Bon, Lou Lampros. Je suis actrice et comédienne. Je joue dans des films depuis l'âge de 15 ans. Je suis franco-américaine, avec des origines grecques. J'ai commencé par faire du mannequinat à 13 ans. Ma première fois sur un tournage, c'était cinq ans plus tard pour le film de Rodrigo Sorogoyen, *Madre*.

Quels sont vos rapports avec vos supérieurs ?

En général, ça se passe plutôt simplement. Peut-être que j'ai eu beaucoup de chance jusqu'à présent. Dans ce milieu-là, on ne peut pas échapper à la hiérarchie mais en même temps, chacun a son importance. J'ai quand même certains problèmes avec la hiérarchie, surtout quand je vois des choses scandaleuses sur les tournages, comme les différences de salaires. Quand on est acteur, on ne choisit pas ses collègues...

Que recherchez-vous dans votre travail ?

D'abord transmettre des messages aux gens, même si ce n'est pas toujours évident. Pour moi, c'est hyper important d'avoir une conscience politique dans ce métier, histoire de voir un peu ce qui se passe autour de nous dans le monde. Ensuite, travailler avec de grands cinéastes, ou du moins défendre des gens qui aiment le cinéma aussi.



Elle a la beauté du diable. Mi-ange, mi-démon. Lou Lampros hurle à la lune dans *Jacky Caillou* de Lucas Delangle, petit cousin bas-alpin d'Alain Guiraudie et des frères Boukherma. Attention aux dents qui poussent! PROPOS RECUEILLIS PAR BORIS SZAMES

Quelle est la chose la plus risquée que vous ayez faite pour obtenir un emploi ?

Je cherchais un stage dans un théâtre quand j'avais 15 ans. J'étais sur les Champs-Élysées et je suis rentrée au Théâtre du Rond-Point un dimanche. Il n'y avait pas de représentation ce soir-là. Je me présente à l'accueil et je dis : « *Bonjour, je m'appelle Lou Lampros. J'ai 15 ans et je suis actrice. J'ai rendez-vous avec Jean-Michel Ribes à 19h30.* » Le mec se fout de ma gueule : « *Je sais que c'est faux. Son assistante n'est pas là. J'ai son agenda sous les yeux.* » Il me fait asseoir, puis au bout de trois quarts d'heure, il me fait rentrer dans son bureau. Je n'ai pas obtenu

le stage, mais j'ai quand même fini autour d'une table ronde avec Jean-Michel Ribes, 65 berges et ses petites lunettes, qui me demandait ce que je voulais faire au théâtre.

Quel a été le job le plus satisfaisant de votre carrière ?

Ma nuit d'Antoinette Boulat. Pas seulement parce que j'avais le premier rôle. Cette expérience a été une vraie leçon de cinéma. J'en apprenais tous les jours aux côtés d'une grande cinéaste. Ça a développé mon sens critique et m'a appris à bien choisir mes projets par la suite.

Quel est votre animal totem ?

Je dis tout le temps que c'est le mouton. Mais sinon, j'aimerais bien être un dauphin pour vivre dans l'eau, devenir ami avec des humains et n'en avoir rien à foutre du reste.

Vous étiez bonne élève ?

Pas du tout ! J'ai arrêté l'école à 14 ans. Je n'avais pas de phobie scolaire, mais du mal à me concentrer à cause de troubles de l'attention et d'une hyperactivité qu'on m'avait diagnostiquée dans l'enfance. Je n'arrivais pas à faire rentrer les leçons dans ma tête. Aujourd'hui, ça va un peu mieux. J'ai appris à lire assez tard. Je n'en suis pas forcément hyper fière ! •

Jacky (Thomas Parigi) hérite des pouvoirs de magnétisme de sa grand-mère Gisèle (Edwige Blondiau), qui l'a élevé à la mort de ses parents. Il doit soudain assurer le suivi d'une de ses "patientes", Elsa (Lou Lampros), une jeune femme qui présente sur l'épaule une marque, une tâche dont elle ignore l'origine. Le jeune homme, musicien plutôt taiseux et introverti, va faire preuve d'une sensibilité et d'un toucher que personne n'avait jamais exigés de lui auparavant. Une allégorie du désir, sans doute. Un lent et beau virage depuis la trivialité vers le réalisme magique, aussi. La France n'est-elle pas devenue le pays qui joue le plus librement avec la notion de cinéma de genre, puisant dans l'ésotérisme du terroir, le mystère de ses paysages uniques ? Même si **JACKY CAILLOU** est un film fantastique comme la France en a le secret, il est tout aussi terrien, avec ses histoires de troupeaux étripés, et de chasseurs belliqueux. Le cinéma de Lucas Delangle rend toutefois sa douceur et sa poésie à la rustre campagne et vient subvertir la représentation de la "France profonde" en lui insufflant la sensualité et la sophistication spirituelle dont un cinéma bourgeois l'a privé. Avec ses acteurs non professionnels, ce que ça implique de force réaliste et de fragilité de cinéma, le réalisateur sculpte un film brut et impose une forme de storytelling entier et sincère qui fait plaisir à voir. ●

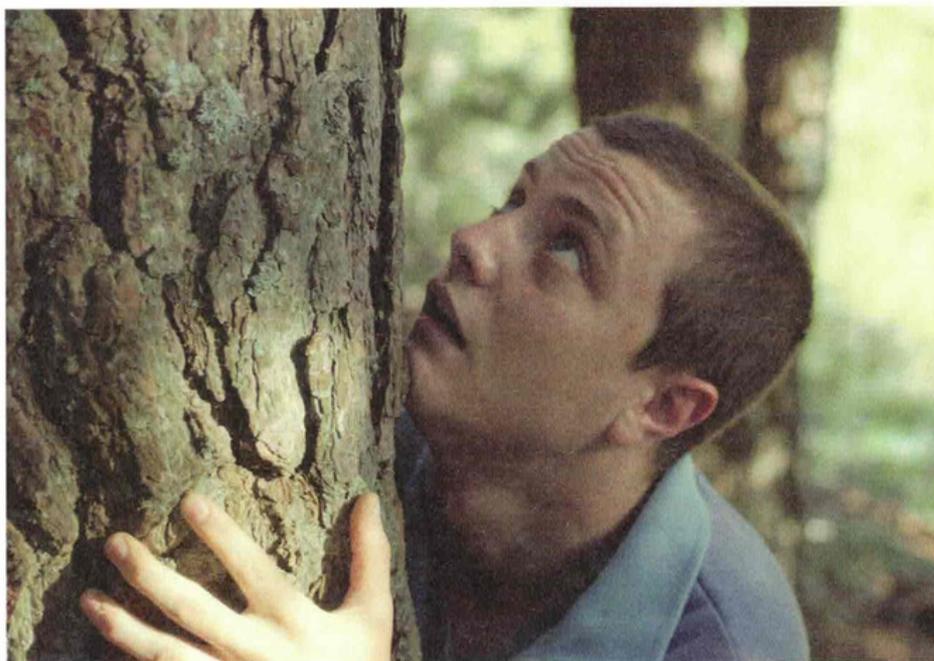
★★★★

02.11.22

JACKY CAILLOU

De Lucas Delangle
Avec Thomas Parigi, Edwige Blondiau, Lou Lampros
France. 1h32

LE RÉALISME MAGIQUE S'EMPRE DU PREMIER FILM DE LUCAS DELANGLE, TOURNÉ EN TERRITOIRE RURAL. TRÈS CONVAINCANT. PAR EMMANUELLE SPADACENTA



JACKY CAILLOU. 02.11.22. CRITIQUE P.26

VISITE GUIDÉE D'UN PREMIER FILM

Après un moyen-métrage documentaire, Lucas Delangle réalise son premier long, JACKY CAILLOU, sans comédien professionnel, mais armé d'une foi tenace dans le pouvoir cinématographique de la ruralité. Un univers déjà fascinant qu'on décrypte avec le jeune metteur en scène. PAR EMMANUELLE SPADACENTA

L'idée et l'envie de JACKY CAILLOU partent d'où ?

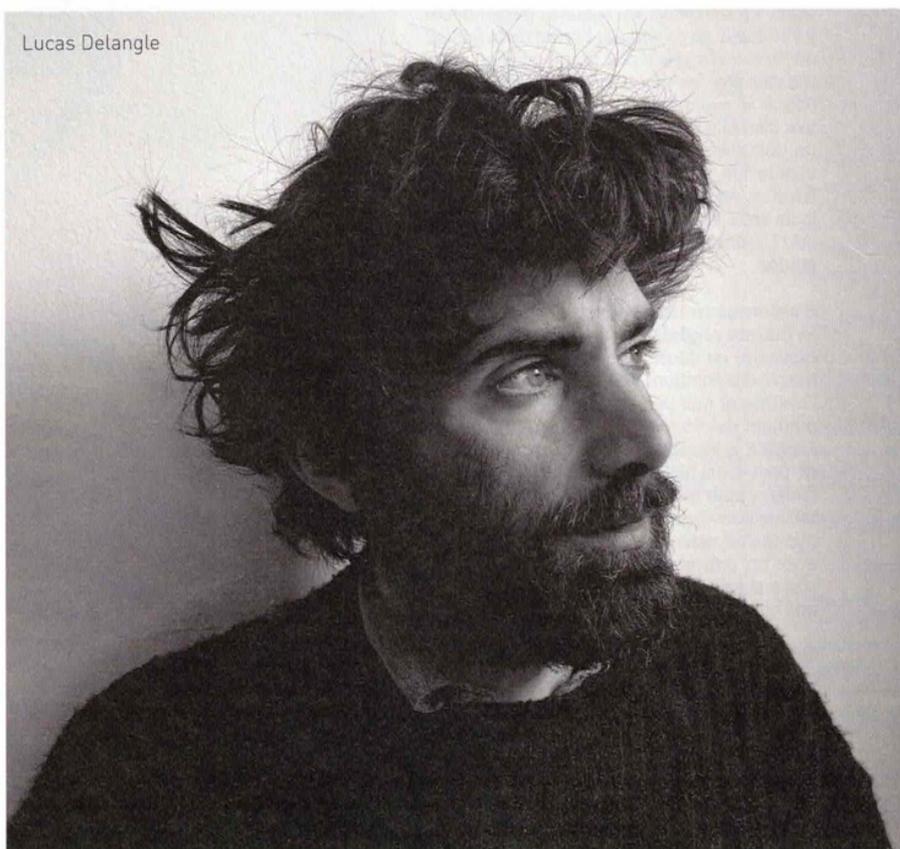
Du magnétisme. J'ai parlé à beaucoup de magnétiseurs, des personnes qui notamment sont dans une nouvelle spiritualité. Mais le discours qu'ils tiennent sur leur pratique est très articulé. Un jour, j'ai rencontré un homme dans le sud de la France, religieux, croyant. Quand je lui demandais comment le magnétisme fonctionnait, il me répondait qu'il ne pouvait pas en parler, que ça venait d'en haut. Lui, était seulement un passeur. Il ne pouvait pas se faire payer, par exemple, sinon, ça briserait le lien. Je n'avais jamais de réponse à mes questions. Quand je l'ai interrogé sur la transmission du don, il m'a dit que sa tante était magnétiseuse mais qu'il n'en avait jamais parlé avec elle. Quand elle est décédée, il lui a fallu vider la maison et c'est alors qu'il a trouvé, entre les pages d'un livre, un mot qui le concernait et qui le désignait comme le nouveau magnétiseur de la famille. J'en ai rencontré plusieurs, des gens très croyants, très spirituels, qui n'avaient pas vraiment les mots. Ça, ça m'intéressait beaucoup. Le reste découle naturellement de ça. Pour qu'on croit au magnétisme, je me suis naturellement penché vers des acteurs non-professionnels. J'avais l'impression qu'en utilisant le territoire, on y croirait davantage. De là, sont venus le loup, puis la montagne.

La dimension religieuse n'est finalement pas très présente dans JACKY CAILLOU. C'est resté un peu plus que ce que je voulais. Edwige, qui joue Gisèle, est très croyante. Quand je lui ai demandé de psalmodier quelque chose que l'on n'entendrait pas, c'est assez naturellement un 'Notre Père' qui est arrivé. Mais effectivement, ce qui m'intéresse davantage, c'est le lien avec la nature. La purge par l'arbre, c'est quelque chose que des magnétiseurs m'ont raconté.

Votre court-métrage précédent, DU ROUGE AU FRONT, était documentaire. Il reste des traces documentaires dans JACKY CAILLOU. En tant que jeune cinéaste, votre cœur balance ?

J'ai pensé les deux films très différemment. Pour autant, j'aime la période d'intense préparation avant d'écrire une fiction. Rencontrer les gens, faire du casting sauvage, partir en pèrages... Ça me plaît beaucoup, à la fois

Lucas Delangle



« J'aime l'idée d'aller filmer des gens d'un territoire avec les moyens lourds du cinéma.

chines et commencer à jouer. Son truc était un peu raté, personne ne l'écoutait, les gens buvaient des coups, mais j'ai vu en lui le personnage du film. On a discuté après le concert, et je lui ai parlé du projet, je lui ai demandé si ça lui dirait de passer un bout d'essai et il est venu. Thomas donnait sa confiance au coup par coup. Au bout d'un moment, il s'est laissé embarquer parce qu'il aimait vraiment le scénario. Pour George, c'est encore autre chose. Je l'ai rencontré à la soupe des bergers à la montagne, c'est très alcoolisé. Je tombe sur lui : 'Il paraît que vous faites un film dans la région ? Mais on ne s'est toujours pas rencontré alors votre film, il ne va pas valoir grand-chose'. Provocant, il voulait absolument avoir sa place. Évidemment, il était très fanfaron mais quand il s'est retrouvé face à un scénario, il a un peu paniqué. Tout le travail consistait à trouver un accord entre son envie de jouer très spontanée et la peur d'être ridicule, le qu'en dira-t-on – c'est une toute petite vallée. J'avais fait des recherches sur lui et j'avais vu qu'il avait déjà été filmé lorsqu'il était parti au Salon de l'agriculture à Paris. Je cherchais en même temps les décors et les acteurs : comme ils adorent leur région, les gens du coin m'ont donné plein de pistes, ce qui permettait de rencontrer du monde.

Vous avez étudié à la Femis. Là-bas, vous procédez déjà ainsi, avec des acteurs non professionnels, dans une quête de réalisme ?

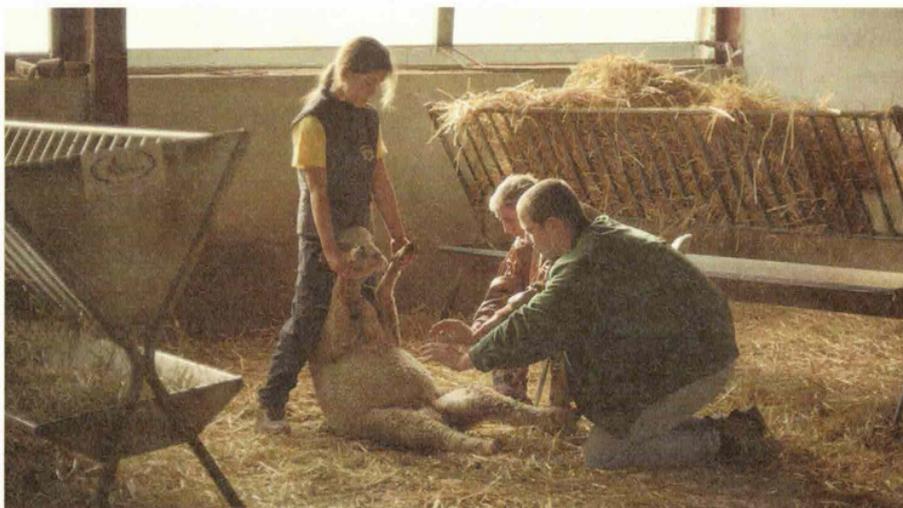
J'ai fait là-bas un film avec des acteurs professionnels mais ça m'a un peu moins plu, qu'il s'agisse de la fabrication et du sentiment de vérité. Après, je ne suis pas dogmatique, j'aimerais un jour faire un film avec des comédiens. Pour autant, je pense que la manière que j'ai adoptée pour JACKY CAILLOU, ancree dans le territoire, était la bonne.

Et faites-vous le cinéma que vous aimez regarder ?

Oui. J'ai beaucoup aimé voir les premiers films de Bruno Dumont que je trouve extraordinaires – attention, je ne me compare pas. J'aime l'idée d'aller filmer des gens d'un territoire avec les moyens lourds du cinéma. Dans ses premiers longs, Dumont filme en 35mm, en scope, c'est très cadré. Ce contraste produit quelque chose de merveilleux. Dans une certaine mesure, j'ai essayé de faire ça avec Edwige en lui donnant ce rôle de grande magnétiseuse très aimée et respectée par tout le monde, je l'ai mise dans cette baraque immense, je l'ai inscrite dans une ascendance de sorciers, comme si elle était une sorte d'aristocrate – ce qui contraste avec son accent du nord et sa gouaille.

Qu'y avait-il dans les moodboards de JACKY CAILLOU ?

De la peinture, des icones orthodoxes, je cherchais à donner une stature mythique au personnage principal. Il y avait des photos de corps, des photogrammes de films, notamment de BLISSFULLY YOURS d'Apichatpong Weerasethakul, des images sur la sensualité, dans le relâchement du corps. Il y avait une



recherche du visage ahuri, dénudé, des visages dans les films de Kusturica.

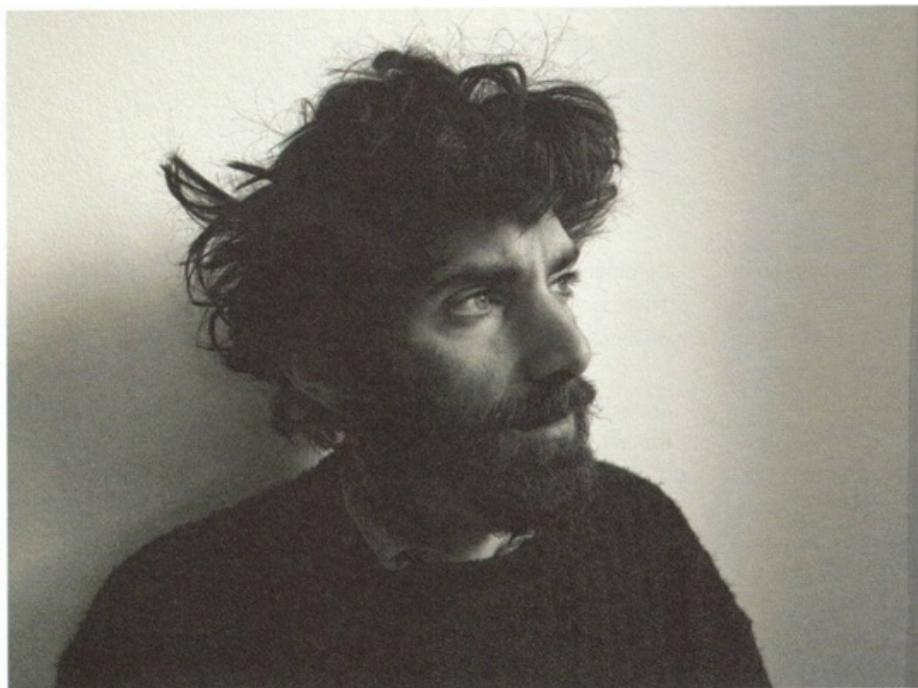
Vous parlez de sensualité. Était-ce un geste conscient de sensualiser cette France-là ?

Oui et je pense que je pourrais même aller plus loin dans le futur. J'ai beaucoup aimé filmer les corps d'Edwige, de George ou de Jean-Marie (qui joue le tout premier patient). J'aimerais pouvoir filmer plus de rapports physiques entre ces gens qui n'ont pas le profil classique du cinéma. C'est un travail en cours, je crois que c'est très important de représenter cela au cinéma. Alain Guiraudie le fait très bien.

Pour un premier film, vous avez la lourde tâche de filmer l'impalpable : les ondes, les bruits...

C'était tout le défi. Quand je décide de faire un long-métrage sur le magnétisme, je me pose la question de la manière de filmer l'immatériel et l'invisible. Une séance de magnétisme se caractérise par son silence : comment donner à ce silence la qualité d'un moment suspendu ? Pour que le silence existe, il faut qu'il y ait du son avant et après. Ça peut être le vent, un petit fond d'air. Je me suis aussi dit qu'il fallait travailler avec le zoom pour dramatiser ces moments-là. Il y en a donc dans les séances de magnétisme mais aussi des travellings. Les magnétiseurs m'ont souvent dit que ce qui guérissait, c'était l'amour de celui qui soigne donné à celui qui en a besoin : j'ai donc essayé de filmer ce qui passe d'un corps à l'autre. Il faut illustrer ça par les moyens simples du cinéma, le son, le zoom, le pano. Le corps des uns et des autres. Ce que j'ai aimé dans le zoom également, c'est que c'est fait à la main. Or JACKY CAILLOU est fait de nombreux gros plans de mains. Je disais toujours à mon chef opérateur : 'c'est bien si ça a l'air manuel'. On a toujours gardé ça en tête pour être au plus proche de la fragilité de mes acteurs et parce que ça allait vers un dénuement indissociable de mon sujet. ●

« Je cherchais à donner une stature mythique au personnage principal.



entretien

Lucas Delangle,
réalisateur de *Jacky Caillou*
« C'était Jacky
tout court au début »

Après une fac de cinéma à Montpellier, Lucas Delangle intègre la Fémis en réalisation et se lie avec Claire Simon, sa directrice de département dont il devient l'assistant pour Les Bois dont les rêves sont faits. Après un documentaire remarqué (Du Rouge au front), il réalise sa première fiction, Jacky Caillou. Le film, découvert à l'Acid à Cannes, est un conte rural et naturaliste en forme de réinterprétation libre du mythe du loup-garou. Entretien.

Quelles ont été les inspirations pour créer l'univers de Jacky Caillou ?

Lucas Delangle Cela s'est fait par étape. Il y a déjà l'histoire de ce jeune homme qui se demande s'il a hérité des dons de magnétiseuse de sa grand-mère à sa mort. Il ne sait pas s'il est à la hauteur de l'enjeu. Il se retrouve confronté à une jeune femme loup-garou, il y avait-là l'idée de revisiter ce motif de conte et de lui donner plus de complexité. Cela me plaisait aussi de raconter, par ce biais, le désir de liberté de cette jeune femme, Elsa, jouée par Lou Lampros. J'avais en tête d'échapper aux codes et à un imaginaire devenu très américain. Cette histoire fantastique devait être ancrée dans un territoire, en faisant jouer pas mal de personnes dont ce n'était pas le métier, cela crée un contraste, une forme de modernité.

Le personnage d'Elsa évolue beaucoup dans le film. Elle arrive au départ avec son père et elle s'achemine de plus en plus vers un état sauvage et elle se sent bien comme ça. Jacky est persuadé qu'il va pouvoir la sauver, on peut retrouver ça dans une relation de couple, ce mythe du « sauveur ». Mais elle n'a pas envie d'être sauvée.

Quelles étaient vos références ?

Lucas Delangle J'en avais sans doute plein mais de façon plutôt inconsciente, même si j'ai pas mal pensé à Bruno Dumont. Chez lui, il existe souvent ce contraste qui fonctionne bien mais je pense que ma manière de tourner est très différente de la sienne. Le scénario était très écrit et j'ai cherché surtout à faire des plans longs qui ont un sens par leur durée et qui permettent un changement de perception. Filmer l'invisible comme le magnétisme c'est presque un défi, il faut être méticuleux.

Comment avez-vous rencontré Thomas Parigi qui incarne le rôle-titre du film ?

Lucas Delangle Il est musicien et il jouait dans un lieu à Marseille. Je trouvais qu'il pouvait ressembler à mon personnage, je l'ai félicité pour sa musique, mais il n'était pas content de lui et pensait avoir tout raté. Cela m'a plu, ça le rapprochait du personnage de Jacky Caillou. Sa fragilité m'a touché. Je lui ai proposé de faire un petit bout d'essai et il avait beaucoup de candeur, de naïveté, mais il croyait à ce qu'il faisait, ce qui m'a beaucoup plu. Un an plus tard, on a vraiment travaillé chaque mois et sa façon de construire le personnage s'affinait. Comme Jacky, il se questionnait, se demandant s'il était fait pour ça.

D'où vient l'idée de ce nom, Jacky Caillou ?

Lucas Delangle C'était Jacky tout court au début. En pensant à l'univers de la montagne, un caillou est moins imposant qu'une pierre ou plus fragile qu'un roc, et même si le personnage est par moment un peu orgueilleux et se voit comme un démiurge, il fallait presque revenir à une certaine insignifiance. Puis, c'est aussi en relation avec les cairns (sépultures de pierres, NDLR) de ses parents et de sa grand-mère qui font que, quelque part, il parle aux cailloux.

Est-ce que ce premier long métrage de fiction a été complexe à produire ?

Lucas Delangle Je n'ai pas beaucoup d'éléments de comparaison mais oui cela a été une phase assez longue. On s'appuie avant tout sur les financements de régions, du CNC et des Sofica. Quand le film se construit sur des éléments un peu ténus, il faut être convaincant ! Cela a pris plus de trois ans. Et c'est génial de commencer par une sélection à l'Acid, parce que le plus grand risque pour un premier film en France n'est pas forcément de réussir à le financer

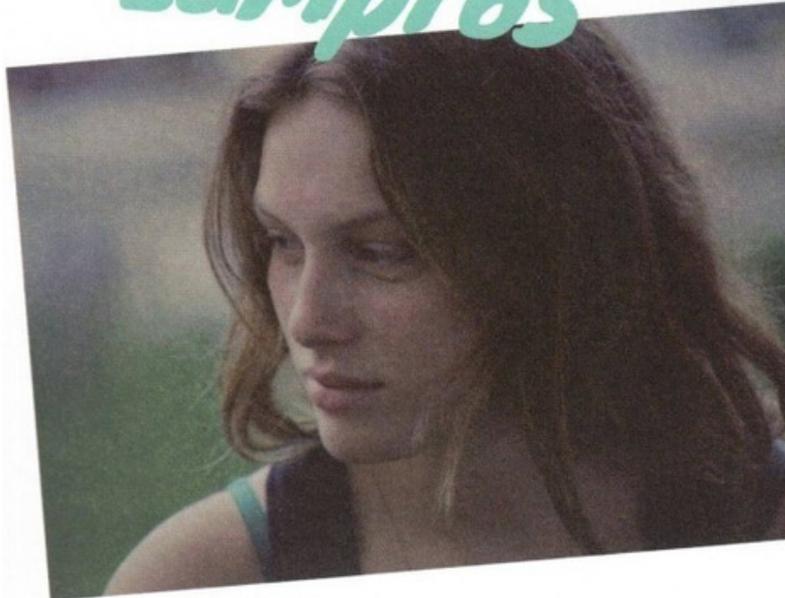
mais de se retrouver à passer inaperçu. L'Acid pour ça, c'est extraordinaire, ils se battent pour que les films existent, ils sont extrêmement généreux et combatifs !

Jacky Caillou de Lucas Delangle, en salles le 19 octobre 2022 – Arizona Distribution.

Jacky Caillou, entre deux mondes

Jacky n'est pas sûr, mais il est plein de bonne volonté : pas sûr d'avoir hérité des dons de magnétiseuse-guérisseuse de sa grand-mère Gisèle qui l'a élevé dans les paysages montagneux des Alpes. Pas sûr non plus de pouvoir aider Elsa, cette jeune femme, qui souffre d'un mal étrange, une tâche sur le corps aux effets inattendus. Sa conviction en revanche, c'est qu'on ne peut pas changer les gens malgré eux, malgré leur désir de liberté. Entre élégance naturaliste aux cadres choisis et fable moderne sur l'émancipation, Lucas Delangle revisite le mythe de la femme-loup avec un film intemporel faussement classique. Envoutant.

Lou Lampros



Elle grandit dans une famille d'artistes, mais c'est en prenant des cours de théâtre au Conservatoire qu'elle découvre le jeu comme seule activité n'étant pas une corvée pour elle. Elle ne supporte pas du tout l'école, « *J'ai arrêté l'école très jeune, j'avais des troubles d'attention, je me suis barrée en 3^{ème}* ». Dans un même temps, par chance, à 13 ans, elle est repérée par une photographe italienne dans la rue et fait ses débuts comme mannequin, lui permettant d'être très vite indépendante financièrement. Après une première expérience de tournage sur *Madre* de Rodrigo Sorogoyen, l'envie de jouer se manifeste de nouveau chez la jeune fille et elle décide de reprendre le théâtre à l'Atelier Juliette Moltes à Paris. Puis, en discutant avec une amie directrice de casting, elle fait un essai non-officiel pour *Médecin de nuit* d'Elie Wajeman pour un rôle que le cinéaste allait supprimer. Arrive alors la plus belle rencontre de sa vie, Antoinette Boulat, « *Un ange tombé du ciel* », dit-elle. Alors directrice de casting, elle lui permet d'avoir un petit rôle sur le dernier film de Wes Anderson et surtout dans *De son vivant* d'Emmanuelle Bercot, une expérience de tournage qui la marquera à jamais. Comme une évidence, pour son premier long métrage, Antoinette Boulat la choisit pour le rôle principal. Dans *Ma nuit*, Lou Lampros est de tous les plans et malgré la personnalité de l'héroïne, opposée à la sienne, elle partage la même indépendance. Au dernier festival de Cannes, elle était présente pour présenter *Irma Vep* d'Olivier Assayas en sélection officielle et *Jacky Caillou* de Lucas Delangle à l'ACID. À 20 ans, elle se sent prête aujourd'hui à passer les concours des écoles nationales de théâtre afin de concilier encore plus intensément les planches et les tournages.

2 NOVEMBRE | ★★★

JACKIE CAILLOU

Magie montagnarde, bitures, quads et brebis déprimées : un premier film parfois trop scolaire mais qui propose un univers passionnant.

Quelque part dans les Alpes, le jeune Jacky va hériter des pouvoirs de magnétisme de sa grand-mère qui s'apprête à partir pour l'au-delà. L'univers franchouillard (le côté « Jacky ») et chthonien (le côté « Caillou ») évoqué dans la première partie du film est très excitant. On part soigner en quad les bêtes malades des paysans voisins (excellente réplique : « *J'ai une brebis qui déprime.* »). On nourrit ses pouvoirs de guérison magique par l'ingestion de foie cru. Il flotte une atmosphère de fin des temps dans ces montagnes (« *Le temps des abeilles est terminé* », y entend-on). Il y a énormément de sincérité et d'authenticité dans *Jacky Caillou*, mais le film coince parfois en se laissant ligoter par une esthétique trop timide, en n'osant pas assez s'aventurer vers un monde magique et monstrueux (incarné par Lou Lampros, révélée cette année par *Ma nuit*, jouant avec superbe une jeune femme possédée par une tache répugnante qui contamine peu à peu son corps). Là où *Petit Paysan* d'Hubert Charuel réussissait brillamment la vivisection du « film Fémis » type (en gros : John Carpenter fusionne avec Robert Bresson), *Jacky Caillou* porte sans doute encore trop de stigmates



Thomas Parigi (à droite)

scolaires, indéniablement extrêmement prometteur mais trop dépendant de ses modèles et de son moule. En fait, le twist du film est que Jacky ne s'appelle pas réellement Jacky, et ça abîme aussi un peu de notre amour pour l'univers underground alpestre de *Jacky Caillou* : trop Fémis, donc, pas assez Caillou, pas assez Jacky. ♦ SP

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Jimmy Rivière* (2011), *Petit Paysan* (2017), *La Communion* (2020)

Pays France • **De** Lucas Delangle • **Avec** Thomas Parigi, Lou Lampros, Edwige Blondiau... • **Durée** 1h32



JACKY CAILLOU

SORTIE LE 2 NOVEMBRE

Entre naturalisme et fantastique, Jacky Caillou nous plonge dans un village isolé où une grand-mère enseigne le magnétisme à son petit-fils. Leur quotidien est troublé par l'arrivée d'une jeune femme souffrant d'un mal mystérieux et d'un loup qui décime les troupeaux.

Il en va de la fiction comme du pouvoir de guérison des magnétiseurs, il faut croire un minimum à ce que l'on nous raconte pour que le charme opère. Entre la musique expérimentale qu'il compose et sa grand-mère magnétiseuse, le quotidien de Jacky (interprété par le musicien Thomas Parigi) est pour le moins étrange, mais profondément ancré dans la terre de ce village perdu dans les montagnes. Le réel et l'explicable cohabitent dans une atmosphère chaleureuse mais inquiétante, où la nature

est omniprésente. C'est dans cette communauté isolée que se rend, en dernier recours, le père d'Elsa (Lou Lampros), frappée par un mal mystérieux qui se matérialise par une tache sur le dos de la jeune femme. Une impureté bientôt recouverte par de longs poils gris, alors qu'un loup commence à s'en prendre aux troupeaux de brebis des bergers qui ne veulent pas laisser ces crimes impunis. Sans parents et désormais sans grand-mère, Jacky tente de mettre en application ce que lui a appris cette dernière pour guérir Elsa, avec qui il noue une relation charnelle... Le «réalisme magique» du premier long métrage de Lucas Delangle opère avec délicatesse pour nous offrir une envoûtante fable lycanthropique.

Jacky Caillou
de Lucas Delangle
Arizona (1h32)
sortie le 2 novembre



TRISTAN BROSSAT

Le réel et l'inexplicable cohabitent dans une atmosphère chaleureuse mais inquiétante.